

de couleur noire, et dont on se sert en guise de miroirs. Cette pierre partage ce privilège avec celle dite *des Incas*.

Sans donner de plus amples et inutiles développements à cet aperçu général du Pérou, nous indiquerons ici les différentes divisions politiques que ce pays a subies depuis les premiers temps connus de son histoire jusqu'à nos jours.

La dénomination de *Pérou*, dont l'étymologie est incertaine (\*), s'est successivement appliquée à des territoires de diverses grandeurs. L'ancien empire des Incas, au moment de sa destruction, avait pour capitale Cuzco, et comprenait la province de Quito, conquise par les souverains du Pérou. Quand les Européens eurent envahi cette contrée, le Pérou constitua une vice-royauté qui embrassait la totalité des possessions espagnoles au sud de l'isthme de Panama. Un démembrement eut lieu en 1718 : les royaumes de Terre-Ferme, de Nouvelle-Grenade et de Quito, formèrent une vice-royauté distincte, dont le siège fut établi à Santa-Fé de Bogota. Nouveau démembrement en 1778 : à cette époque, les riches districts de la Paz, Potosi, Chareas et Santa-Cruz, ainsi que les provinces orientales de Rio de la Plata, Paraguay et Tucuman, furent détachés et placés sous l'autorité d'un vice-roi établi à Buénos-Ayres. Ajoutons que le titre de *vice-royauté* était particulier à quatre gouvernements, savoir : Mexique, Pérou, Nouvelle-Grenade et Rio de la Plata. Quant au Guatemala et aux provinces de Vénézuéla, Caracas, Cumanas et Chili, elles étaient désignées par la simple dénomination de *capitaineries générales*.

(\*) Quelques auteurs disent que *Birou* était le nom d'un cacique qui gouvernait un district maritime; d'autres font dériver le nom de *Pérou* de celui d'une certaine rivière *Bérou*, que Pizarre aurait traversée quelques instants après son débarquement; d'autres enfin pensent qu'un promontoire *Pérou* pourrait bien avoir transmis son nom au pays tout entier.

La révolution péruvienne, comme on le verra plus loin, a changé cette division politique et les noms qu'elle avait enfantés. L'empire des Incas, sauf Quito, dès longtemps perdu pour le Pérou, a d'abord été partagé en deux États qui sont le *haut Pérou* ou *Bolivie*, et le *Pérou* proprement dit. Puis une nouvelle organisation créa une confédération qui se composait de trois États distincts : *Pérou du nord*, *Pérou du sud* et *Bolivie*. On est enfin revenu à la précédente division : *Bolivie* et *Pérou*.

ÉTENDUE ACTUELLE DU PÉROU. — POPULATION. — COMMERCE. — DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE. — On vient de voir quelle est la nouvelle division politique du Pérou. Ce pays, considéré dans son ensemble, s'étend de Tumbes à la rivière Macara, à l'est jusqu'au fleuve de l'Amazone et aux frontières du Brésil. Il est borné au sud-est par la province de Gran-Chaco, au sud par celle de Salta et par la montagne de Morro-Moreno qui forme la limite septentrionale du Chili sur le littoral maritime.

Le Pérou proprement dit occupe une superficie de quarante-cinq mille lieues carrées; la surface de la Bolivie n'est que de quarante mille lieues.

La population totale du Pérou est d'environ 1,246,000 âmes. La Bolivie a 1,200,000 habitants.

Les revenus publics du Pérou s'élèvent annuellement à 3,200,000 piastres; ceux de la Bolivie, en temps ordinaire, à plus de 2,000,000 de piastres, ou 10 millions de francs.

Les dépenses du Pérou, en temps normal, peuvent être évaluées à 2,100,000 piastres, et celles de la Bolivie à 1,500,000 piastres. Mais les révolutions et les guerres successives qui ont affligé ces deux républiques, ont diminué les sources de la prospérité générale et grevé les finances de l'État. Le Pérou proprement dit doit au commerce anglais plus de 15 millions de piastres, et sa dette nationale est de 10 millions de piastres. Quant à la Bolivie, elle ne doit rien à l'étranger, et sa dette nationale n'est que de

500,000 piastres; elle est donc la mieux partagée sous ce rapport, comme elle l'est sous celui des productions.

Quand la tranquillité règne au Pérou, le commerce des deux parties de la république donne les chiffres suivants : importations 7,000,000 de piastres, dont 800,000 en importations de France; exportations 1,200,000 piastres. Le commerce d'exportation consiste principalement en laines, cotons, quinquina, salpêtre. La différence entre le chiffre des importations et celui des exportations se paye en argent monnayé, en lingots d'or et d'argent. La Bolivie consomme pour 2,000,000 de piastres de marchandises européennes. Ceux de nos lecteurs qui désireraient de plus amples détails sur le commerce de ces républiques, et notamment sur celui de la Bolivie, devront consulter une longue et très-curieuse note communiquée à l'amiral Du Petit-Thouars, par un négociant français, et insérée p. 273 et suiv. du tome I<sup>er</sup> du voyage de *la Vénus*.

Nous allons maintenant passer à la description topographique du Pérou et de la Bolivie, sans acception de division politique ni de limites. En prenant chaque ville importante isolément, et en disant tout ce qu'elle comporte d'intéressant, nous trouverons le moyen de parler des antiquités, des mœurs, du costume, et en général de tout ce qui n'était pas de nature à entrer dans le tableau de l'ancienne civilisation péruvienne.

#### DESCRIPTION DE LIMA.

La description la plus complète et la plus récente de la capitale du Pérou, est celle que nous a donnée M. Du Petit-Thouars. Nous croyons en conséquence faire une chose utile et en même temps agréable à nos lecteurs, en reproduisant les passages les plus intéressants de cette description. Nous mettrons d'autres voyageurs à contribution pour rendre le tableau aussi fidèle que possible.

En allant du port de Callao à Lima, on se trouve, après un certain trajet, au point où commence la belle avenue

qui mène à la capitale. « Cette avenue est formée, de chaque côté, par un rideau de très-beaux peupliers d'Italie mêlés de saules pleureurs, et par des jardins plantés d'orangers d'une grande beauté; ces arbres sont aussi grands que les chênes de toute venue; ils sont toujours couverts de fleurs et de fruits, et rendent les abords de Lima fort agréables. Ce chemin est encore orné de contre-allées garnies de bancs et bordées de chaque côté par des acequias qui conduisent une eau rapide et claire, dont le murmure et la fraîcheur ajoutent un grand charme à cette promenade. Dès qu'on arrive dans les environs de la ville, on se figure aisément qu'au temps de sa splendeur, elle devait être un séjour délicieux; cette entrée de la capitale est pleine de magnificence, et digne de la *ville des rois* (\*). . . La pente de Lima au Callao est si bien ménagée que la route paraît être à peu près de plain-pied, bien que le niveau moyen de la ville soit élevé au-dessus de celui de l'océan d'environ 116 mètres 50 centimètres; celui du Rimac, pris au pont, n'est que de 99 mètres 45 centimètres.

« La porte de Lima, par laquelle on entre en venant du Callao, est d'une belle architecture et répond aux idées de grandeur que l'on conçoit en approchant de cette capitale. Mais aussitôt que l'enceinte est passée, on est bien désagréablement surpris en se trouvant dans une rue bordée de maisons inachevées, sans étages ou en ruine. Le sol de la rue est couvert d'une poussière épaisse, très-fine et de mauvaise odeur. En avançant, cependant, les maisons deviennent plus belles et plus soignées, mais de la rue l'aspect en est toujours triste. Les maisons, situées entre cour et jardin, ou tout simplement autour d'un *patio* qui existe dans presque toutes, pour servir de refuge aux habitants pendant les tremblements de terre, sont en général sans étages. Tous les ap-

(\*) *Los Reyes*. Cette ville, fondée le jour de l'Épiphanie, a longtemps porté ce nom.

partements sont de plain-pied, et quelquefois, dans les belles maisons, ils sont doubles, c'est-à-dire, qu'après avoir traversé la cour, on entre par le péristyle dans une immense salle ou vestibule d'où l'on passe dans un grand salon qui n'en est séparé que par une cloison à jalousies ou à fenêtres, avec barreaux et sans glaces. Cette disposition est utile pour laisser circuler l'air, et elle rend ces appartements fort agréables à habiter, à cause de la fraîcheur qui y règne. Les chambres à coucher sont ordinairement placées dans les parties latérales de la maison; elles donnent sur le *patio* ou sur le jardin qui, dans les grandes maisons, est toujours situé derrière le grand corps de logis, en face de l'entrée principale. Presque toutes les maisons ont des portes cochères; ces portes sont, comme celles des salons, toujours ouvertes pendant le jour, excepté à l'heure des repas; de sorte que de la rue on peut voir ce qui se passe dans l'intérieur des salons, et les personnes qui s'y trouvent.

« Les murs des *patios* sont assez ordinairement décorés de peintures à fresque; elles représentaient autrefois des sujets tirés de l'Ancien Testament; aujourd'hui ces tableaux sont d'une nature bien plus profane, et en général très-négligés, car chaque jour la décadence de Lima augmente avec la misère qui s'accroît dans une proportion effrayante. La population diminue aussi très-rapidement. En 1820, date du dernier recensement, on comptait près de 69,000 habitants; il n'y en a pas aujourd'hui plus de 40,000. Cette population est composée de gens de toutes les nuances; les noirs y sont très-nombreux, bien que, depuis longtemps, on n'en importe plus; ces races africaines se sont mêlées avec celles des Indiens et les descendants des Espagnols...

« Lima est située par 12° 2' de latitude sud, à deux lieues de la mer et à l'entrée d'une vallée profonde, formée par les montagnes des Andes, et que l'on nomme la vallée du Rimac; elle

prend ou elle donne son nom à une rivière qui coule au fond du ravin. Cette rivière, quelquefois, après une fonte de neiges, devient un torrent rapide; le plus ordinairement elle n'est qu'un cours d'eau sans importance. Le Rimac coule sur un lit pavé de cailloux qui est souvent à sec; il est parsemé d'îlots couverts de bouquets d'arbustes, de joncs et de plantes aquatiques. Les eaux sont utilement employées pour l'entretien des fontaines publiques, pour l'arrosement des rues et des jardins, et pour la mise en mouvement de douze moulins à farine, et des machines de l'hôtel de la monnaie; il y a aussi d'autres prises d'eau qui servent à l'irrigation des sept rues principales. Lima, ancienne capitale du Pérou, est aussi le siège du nouveau gouvernement. Le président de la république y fait sa résidence habituelle. Cette ville, assise sur les bords de la rivière, en occupe la rive gauche; sa forme est celle d'un croissant; elle est fermée par une chemise ou muraille en tapia, d'environ 7 ou 8 mètres de hauteur, et percée de huit portes en y comprenant celle du pont qui conduit au faubourg de Malambo, situé au nord de la ville sur la rive droite du Rimac.

« La ville est divisée par *quadras*, dont le côté est d'environ 125 mètres. Cette mesure paraît avoir été adoptée d'une manière invariable pour toutes les villes de l'Amérique espagnole. La *quadra* sert aussi d'unité de mesure agraire dans le Pérou comme au Chili. Les rues ont dix mètres de largeur; celle de Malambo seule en a vingt.

« Lima n'offre rien de bien remarquable; la place du Palais prend son nom de cet édifice qui en occupe tout le côté nord; elle est la plus grande de Lima, et sa surface est celle d'une *quadra*, plus la largeur des rues qui l'environnent; sur le côté de l'est sont l'archevêché et la cathédrale; les côtés du sud et de l'ouest sont ornés de galeries sous lesquelles on trouve des boutiques de nouveautés et d'objets de luxe; le milieu de la place est décoré par une fontaine en bronze, très-

élégante, surmontée d'une Renommée. Il y a trente-quatre petites places qui ont été ménagées devant les églises et les couvents, dont elles prennent les noms. Ces places sont généralement prises sur l'aire de la *quadra*, occupée par l'église ou le couvent; et, dans ce cas, elles sont entourées de grilles.

« Il y a, dans la capitale, sept églises paroissiales, dont dépendent plusieurs chapelles qui appartiennent à des couvents d'hommes ou de femmes. Le nombre de ces couvents est très-considérable. On compte en tout cinquante-six églises ou chapelles. Le luxe des églises était très-grand avant l'indépendance; il y avait dans quelques-unes beaucoup d'ornements en argent massif; on remarquait surtout, dans le chœur de la cathédrale, huit colonnes en argent qui décoraient le maître-autel; elles ont été enlevées pour subvenir aux besoins de la république; ces riches colonnes ont été remplacées par des colonnes de bois plaquées en argent. On voyait encore dans la cathédrale de beaux tableaux de l'école italienne. San-Francisco et Santo-Domingo étaient, après cette église, celles qui possédaient les plus précieux ornements (\*).

« Le clergé du Pérou ne méritait guère plus que celui du Chili, et, en général, que celui de toutes les colonies espagnoles d'Amérique, le respect que devraient toujours commander les hommes chargés de prêcher la morale si douce de l'Évangile et les saines doctrines de l'Église catholique. La discipline était très-relâchée; et, on peut le dire, l'inconduite de la plupart de ses membres lui enlevait toute son influence; la population entière crouissait dans l'ignorance, et vivait dans la plus affreuse comme dans la plus abjecte dépravation.

« Les couvents, ainsi que les religieux de tous les ordres, étaient et

(\*) Des voyageurs assurent que dans les églises de Lima sont suspendues des cages en argent, renfermant des oiseaux dont le chant se mêle à la voix des fidèles et aux accords mélodieux de l'orgue.

sont encore très-nombreux à Lima; mais tous les couvents sont dans une décadence plus ou moins avancée; déjà beaucoup sont ruinés et abandonnés. Il y avait des fondations pieuses dans la plupart de ces maisons religieuses; presque toutes avaient un but spécial de charité; les unes étaient destinées à recevoir les orphelins, les vieillards, les incurables, les aveugles, les vieux soldats, les vieux marins, les vieux gentilshommes. Les autres avaient plus particulièrement pour objet de recevoir les noirs, les Indiens et les étrangers. Le nombre des couvents de femmes était également très-grand. Ces établissements avaient aussi des destinations particulières. Jusqu'en 1826, époque de l'indépendance du Pérou, toutes ces fondations religieuses étaient dotées; et si l'on pouvait remarquer quelque relâchement dans la règle, elles n'en pratiquaient pas moins la charité d'une manière large et digne d'éloges. Dans beaucoup de couvents, un homme malheureux était reçu gratuitement pendant plusieurs jours; il y restait jusqu'à ce qu'il eût trouvé quelques moyens d'existence, que, dès son entrée dans la maison, on s'occupait de lui procurer. Dans d'autres couvents, la charité s'exerçait différemment: toute personne pouvait, pendant trois jours, se présenter au réfectoire à l'heure des repas, et elle y recevait à manger.

« Les couvents qui ont conservé des revenus se soutiennent encore; mais, en général, ces maisons sont abandonnées; elles ne reçoivent plus de pensionnaires ni de dotation. On trouve à acheter, dans les couvents de femmes, différents ouvrages d'aiguille: des sachets parfumés, ornés de rubans; des allumettes parfumées, garnies de cannetille et de pierres de couleur, etc., etc.

« Après les églises et les couvents, on remarque, à Lima, l'ancienne prison de l'inquisition, dans laquelle tous les prisonniers étaient enfermés dans l'isolement et dans des cellules qui étaient disposées dos à dos, et dont les portes étaient placées de telle façon, que toutes avaient accès par des gale-

ries différentes. Les cellules étaient de dimensions diverses; elles servaient à appliquer le degré de punition qu'on voulait infliger. Il y en avait dans lesquelles les prisonniers ne pouvaient se coucher de toute leur longueur; dans d'autres, on voyait encore les anneaux scellés dans les murailles (\*).

Au sujet de l'inquisition espagnole à Lima, et de l'horrible repaire dans lequel elle enfermait ses victimes, nous trouvons, dans le 1<sup>er</sup> volume du Voyage de M. Stevenson en Amérique, des détails que nous nous empressons de reproduire. M. Stevenson arriva à Lima en 1811, pendant la vice-royauté d'Abascal; et durant son séjour dans cette capitale, on y reçut l'acte des cortès qui abolissait l'inquisition. Peu de temps auparavant, le touriste anglais avait été cité devant le terrible tribunal pour s'être querellé avec un frère dominicain. Il put faire une seconde visite à ces messieurs, mais dans un but et des circonstances bien différentes. Après la réception du décret, il obtint la permission d'explorer, en compagnie de quelques personnes de connaissance, l'ancre ténébreux qu'habitait le monstre proscrit par le vote des cortès. M. Stevenson raconte ainsi sa visite; nous traduisons textuellement son récit :

« Les portes de la salle une fois ouvertes, plusieurs d'entre nous y entrèrent sans invitation; et, ne voyant rien qui indiquât un projet de défense, les premières victimes de notre colère furent les tables et les chaises. Ces meubles furent en un instant brisés en mille pièces; après quoi, on souleva les rideaux de velours qui ornaient le dais; et on les tira si violemment, que dais et crucifix tombèrent avec un bruit horrible. On retira le crucifix des ruines du tribunal inquisitorial, et l'on découvrit avec surprise que la tête du Christ était mobile. On

(\* Voyage autour du monde sur la frégate la *Vénus*, pendant les années 1838-1839, publié par ordre du roi sous les auspices du ministre de la marine, par Abel du Petit-Thouars. Relation, t. I, p. 287 à 299.

constata qu'une échelle était cachée derrière le dais; et, dès lors, on s'expliqua le mystère: un homme montait sur l'échelle, caché par les draperies; et, en introduisant sa main dans une cavité ménagée tout exprès, il faisait mouvoir la tête de manière à lui faire dire, par signes, oui ou non. Dans combien de cas cette imposture n'aurait-elle pas dû décider un accusé à avouer des crimes auxquels il n'avait jamais songé! Dominé par la terreur, et condamné, en apparence, par un miracle, le mensonge prenait dans sa bouche la place de la vérité; et l'innocence, si elle n'était pas soutenue par la force d'âme, se confessait coupable. A l'aspect de ce crucifix frauduleux, chacun des assistants, transporté de colère, s'écria: « Il y a encore des victimes dans les cellules; cherchons, cherchons! » Et la porte qui conduisit à l'intérieur fut bientôt enfoncée. La première chambre que nous rencontrâmes s'appelait le *secret*; cette dénomination excitait notre curiosité, et la porte fut également forcée. Nous nous trouvâmes dans les archives. Là, nous vîmes empilés sur des rayons des papiers concernant les gens qui avaient été accusés ou jugés. Je cherchai dans ces papiers, et j'y lus le nom de plus d'un ami qui était loin de se douter que sa conduite avait été minutieusement scrutée et surveillée par le saint tribunal, et que son nom avait été prononcé dans un lieu aussi formidable. Quelques-unes des personnes présentes se virent inscrites sur les fatales listes; elles s'empressèrent de mettre dans leurs poches les papiers qui les concernaient. Quant à moi, je mis de côté quinze dossiers, et les emportai; mais ils étaient sans importance. Quatre de ces dossiers portaient condamnation, pour cause de blasphème, à trois mois de séquestration dans un couvent, à une confession générale, et à divers autres châtimens, tous secrets. Les autres papiers contenaient des accusations contre des frères *solicitantes in confessione*; deux de ces derniers m'étaient connus; et, bien qu'il y eût quelque danger à cette ré-

vélation, je leur dis, peu de temps après, ce que j'avais lu. Une grande quantité de livres défendus était renfermée dans la même chambre, et plusieurs trouvèrent des propriétaires empressés. A notre grande surprise, nous y découvrîmes une masse de mouchoirs de coton imprimés. Ces mouchoirs avaient, hélas! encouru le déplaisir de l'inquisition, à cause d'une figure de la religion placée au centre, laquelle tenait un calice d'une main, et une croix de l'autre; cette image avait été placée là par quelque manufacturier étourdi, qui avait pensé que cet emblème de dévotion assurerait des acheteurs à ses mouchoirs; et qui n'avait pas songé au scandale de se moucher et de cracher sur la sainte croix. Pour prévenir un pareil crime, le pieux tribunal avait acheté la pacotille en masse, se dispensant d'en payer le prix au propriétaire, qui devait s'estimer trop heureux de ne pas voir toute sa boutique confisquée par le sacré collège.

« Nous entrâmes ensuite, toujours par violence, dans une autre pièce, qui, ainsi que nous le reconnûmes avec un étonnement mêlé d'indignation, était la salle de torture. Au centre il y avait une forte table ayant huit pieds de long sur sept de large; à chaque extrémité l'on voyait un collier de fer, s'ouvrant par le milieu horizontalement et destiné à recevoir le cou de la victime. De chaque côté du collier étaient de fortes courroies garnies de boucles pour fixer les bras près du corps; sur les côtés de la table, on voyait d'autres courroies également garnies de boucles, pour maintenir les poignets; ces attaches correspondaient à des cordes placées sous la table et amarrées sur l'axe d'une roue horizontale; à l'autre bout étaient des liens pour les pieds, avec des cordes également fixées sur la roue. Il était évident qu'on pouvait étendre un homme sur la table, et, en faisant tourner la roue, lui tirer les membres dans toutes les directions, sans craindre de le tuer, mais avec la certitude de lui disloquer toutes les

articulations. Après avoir découvert l'usage infernal de cette machine, chacun de nous frissonna et jeta involontairement un regard sur la porte d'entrée comme s'il eût craint qu'elle ne se fermât sur lui. D'abord on murmura des malédictions; mais bientôt ces murmures se changèrent en imprecations furieuses contre les inventeurs de ces tortures et contre ceux qui les appliquaient; en même temps, on bénissait les cortès pour avoir aboli ce tribunal barbare et tyrannique.

« Nous examinâmes ensuite un pilori vertical placé contre le mur; on y apercevait une grande ouverture et deux plus petites. En brisant la moitié de cet instrument de supplice, nous vîmes dans la muraille des trous qui nous en firent deviner la destination: un condamné ayant le cou et les poignets fixés dans les trous du pilori, la tête et les mains cachées dans la muraille, pouvait être flagellé par les frères lais de Saint-Dominique sans être reconnu par eux; de cette façon on prévenait toute découverte ultérieure. Des fouets de différentes espèces étaient suspendus à la muraille; quelques-uns étaient en cordes nouées et portaient des marques de sang; d'autres étaient en fil de fer armé de pointes semblables à celles d'un éperon; ceux-là étaient également souillés de taches sanglantes. Nous vîmes aussi des instruments de torture faits en fil de fer tressé; chaque maille était armée d'une pointe longue d'environ un huitième de pouce et tournée en dedans; l'extérieur était couvert de cuir et offrait des lanières au moyen desquelles on attachait le terrible instrument. Il y en avait d'assez grands pour être mis autour du corps, d'autres s'adaptaient aux cuisses, aux jambes et aux bras. Les murs étaient aussi ornés de chemises de erin qui ne devaient pas être un vêtement bien commode après la flagellation; d'ossements humains armés à chaque bout d'une corde, pour bâillonner ceux qui faisaient un usage immodéré de leur langue; de pinces de roseau affectées au même office. Les pinces consistaient

en deux fragments de roseau réunis et liés à leur extrémité. L'instrument mis dans la bouche, ouvert par le milieu et fixé par des liens qui s'attachaient derrière la tête, pressait nécessairement la langue et lui interdisait tout mouvement.

« Nous trouvâmes dans un tiroir une grande quantité d'érous à doigts; c'étaient de petits anneaux en fer, semi-circulaires, ayant un érou à chaque extrémité, de telle sorte qu'ils pouvaient être fixés sur les doigts et vissés à tel degré qu'on voulait, même jusqu'à écraser les ongles et à broyer les os. En contemplant ces instruments de torture, qui pourrait trouver la moindre excuse en faveur des monstres qui les faisaient servir à la propagation et à la glorification des préceptes si doux et si charitables prêchés par le divin Jésus? Puisse celui qui ne les accable pas de ses malédictions, tomber entre leurs mains impitoyables! »

La gêne et le pilori furent bientôt détruits; telle était la fureur des cent et quelques personnes qui avaient fait irruption dans ces lieux maudits, que ces instruments, eussent-ils été de fer, n'auraient pas résisté à l'assaut énergique que leur livrèrent les assistants.

« Il y avait dans un coin un cheval de bois peint en blanc. Nous crûmes d'abord que c'était un instrument de supplice, et, en une minute, il fut mis en pièces. Mais j'ai su depuis la destination de ce cheval: une victime de l'inquisition, qui avait été brûlée, fut, quelque temps après, reconnue innocente des crimes qu'on lui avait imputés; en dédommagement de sa mort, son innocence fut publiquement proclamée, et son effigie, vêtue de blanc et placée sur le cheval en question, fut promenée en grande pompe dans les rues de Lima. Quelques personnes m'ont dit que le condamné fut brûlé dans cette capitale; d'autres affirment qu'il fut supplicié en Espagne, et que, en vertu d'un décret de l'inquisiteur général, cette indigne comédie se joua dans toutes les possessions espagnoles où

existait un tribunal d'inquisition.

« Nous courûmes ensuite aux cellules, mais nous les trouvâmes toutes ouvertes et vides; elles étaient petites, mais ne nous parurent pas trop incommodes comme prison. Quelques-unes attenaient à une petite cour; d'autres, plus solitaires, étaient privées de cet espace ouvert. La dernière personne que l'on savait avoir été emprisonnée dans ces cabanons, était un officier de marine, Andalou de naissance, et qui fut exilé en 1812 à Boca-Chica.

« Après avoir visité tous les coins et recoins de cette mystérieuse prison, nous nous retirâmes vers le soir, emportant livres, papiers, fouets, instruments de torture, etc. Plusieurs de ces objets furent distribués à la porte, notamment les mouchoirs impies. Le lendemain, l'archevêque convoqua les fidèles à la cathédrale et déclara excommuniés, *velut participantes*, tous ceux qui avaient pris et qui garderaient en leur possession quoi que ce fût qui eût appartenu à l'ex-tribunal d'inquisition. Effrayés par cet anathème, plusieurs des pillards restituèrent ce qu'ils avaient pris; quant à moi, je gardai ce qui m'était tombé entre les mains en dépit des flammes infernales dont le saint archevêque avait menacé *renitentes et retinentes*.

« Les étrangers qui visitent Lima seront peut-être bien aises d'apprendre que l'endroit où l'on brûlait les malheureuses victimes de l'inquisition est proche de la *plaza del Toro*, et que c'était à la porte de l'église de *los Desamparados* (des Abandonnés) qu'on les livrait aux bourreaux pour les conduire au bûcher (\*).

À ces détails, nous en ajouterons d'autres assez curieux: depuis la création de ce tribunal, en 1570, quarante individus furent brûlés à Lima; cent vingt condamnés échappèrent au supplice par une rétractation solennelle. La dernière personne qui fut mise à mort était une femme nommée *Castro*, née en 1761, à Tolède en Espagne.

(\*) Stevenson, vol. I, p. 267-276.

Pendant son séjour dans la capitale du Pérou, M. Stevenson vit deux individus publiquement châtiés par l'inquisition; l'un pour avoir célébré la messe sans avoir reçu l'ordination; l'autre pour s'être mêlé de prophétiser et s'être livré à la sorcellerie; après avoir subi leur peine, ils furent condamnés à servir dans les hôpitaux pendant tout le temps qu'il plairait au saint-office. On dit que le vice-roi Castelforte fut un jour accusé et mandé par l'inquisition. Il se rendit devant le tribunal, suivi de ses gardes du corps, d'une compagnie d'infanterie et de deux pièces d'artillerie qu'il fit braquer sur la porte de la prison. Il entra, et plaçant sa montre sur la table, il dit aux inquisiteurs que si l'affaire n'était pas bâclée en une heure de temps, la maison serait détruite de fond en comble, car tel était l'ordre qu'il avait laissé au commandant du détachement. Cette menace suffit; les inquisiteurs quittèrent brusquement leurs sièges et accompagnèrent poliment le vice-roi jusqu'à la porte, trop heureux quand ils virent les talons de Son Excellence et de sa redoutable escorte.

Reprenons la description de Lima:

« L'hôtel de la monnaie est un bel établissement très-vaste; les usines y sont d'anciennes constructions; les balanciers sont mis en mouvement par un courant d'eau.

« La salle de spectacle de Lima, située au milieu de la ville, près du couvent de Saint-Augustin, n'a, de l'extérieur, aucune apparence; à l'intérieur, elle est bien coupée; les loges sont commodes, et le parterre est garni de banquettes. Cette salle fait exception à la règle: la scène est sur un des grands côtés de l'ellipse; cette disposition lui donne un grand développement et elle est très-avantageuse pour jouer les *saynètes* (\*); les spectateurs sont mieux placés pour voir, et je ne me suis pas aperçu que l'acoustique y

(\*) Intermèdes de comédies, parades dans lesquelles il y a souvent un grand nombre de personnages.

perdit beaucoup. Le théâtre de Lima est peu suivi: sous ce délicieux climat la promenade est souvent préférée. Les femmes qui vont au spectacle font toilette pour aller dans les loges; elles vont en *saya* au parterre où elles sont toujours en très-grand nombre. Pendant les entr'actes il est permis de fumer; dès que le rideau tombe, on voit tous les amateurs tirer leurs *cigareros* (porte-cigares), battre le briquet et fumer. Les femmes leur tiennent compagnie et fument aussi; il faut excepter cependant celles qui sont dans les loges; si elles en ont l'habitude, elles la cachent du moins en public. La population de Lima préfère les combats de taureaux à tous les autres spectacles, et, à leur défaut, elle aime encore mieux les combats de coqs que tous les autres amusements. Il y avait à Lima un opéra italien assez bien composé, mais les artistes y mouraient de faim, car ils étaient sans public, ce qui les a décidés à partir pour la Chine, où ils espéraient trouver des oreilles mieux disposées à les écouter. Certes le lecteur européen ne se serait jamais douté que des chanteurs italiens eussent choisi la Chine pour théâtre de leurs roulades. Le fait nous a paru si original, que nous n'avons pas voulu le supprimer.

Le cimetière de Lima est dû au vice-roi Abascal. Il est connu sous le nom emphatique de *Panthéon*. Situé hors des murs, il est assez vaste pour contenir sans déménagement tous les morts qu'on y apporte dans l'espace de six ans. C'est un enclos carré, divisé en plusieurs parties par des murs percés de niches destinées à recevoir chacune un corps. Ces niches sont en double rangée; il en est toutefois qui ont jusqu'à huit étages superposés. Les allées sont plantées d'arbres aromatiques au feuillage toujours verdoyant. Au centre du cimetière, on voit une petite chapelle ou plutôt un autel abrité par un toit. Cet autel est octogone, de sorte que huit prêtres peuvent dire l'office en même temps. Les corps sont placés dans les niches, les pieds en avant; s'ils sont

dans un cercueil, ce qui est rare, excepté dans la classe riche, on enlève le couvercle, et l'on jette sur le cadavre une certaine quantité de chaux vive qui le consume en peu de temps. Les morts sont transportés dans des corbillards appartenant au Panthéon. Le transport est interdit dans les rues passé l'heure de midi (\*).

Cette manière d'enterrer les morts offre des inconvénients faciles à apprécier; un autre usage suivi à Lima révolte encore plus les sentiments de l'homme civilisé: nous voulons parler de l'habitude où l'on est de jeter pardessus les murs du cimetière les cadavres des malheureux trop pauvres pour laisser à leur famille le prix d'un cercueil. Ces corps, la plupart du temps à moitié putréfiés, gisent sur le sol jusqu'à ce que les fossoyeurs veuillent bien s'occuper de leur donner la sépulture. Souvent en parcourant, dans la matinée, le Panthéon de Lima, l'étranger se heurte à ces tristes dépouilles, étendues sur le gazon, ni plus ni moins que si c'étaient des cadavres de chiens (\*\*).

« Il n'y a qu'un seul pont sur le Rimac; il est en pierre; les piliers sont élevés au niveau du tablier, et les parapets non interrompus suivent la partie extérieure de ces piliers, ce qui forme autant d'espèces de redans qui sont entourés de bancs en pierre et servent à l'agrément des promeneurs; lorsque, le soir, ils viennent fumer et prendre le frais sur ce pont, d'où la vue que l'on a sur le Rimac est toujours très-pittoresque, soit que l'on regarde, en remontant la vallée, les montagnes qui l'encaissent, soit que l'on tourne la vue vers l'ouest, où l'on découvre, au delà de l'embouchure de la rivière, une petite partie de la pleine mer; de ce côté, l'on aperçoit encore, lorsque le Rimac n'est pas trop gonflé, la chute d'eau qu'occasionne l'élevation du radier du pont sur le lit du torrent. Lorsque les eaux sont basses, cette nappé d'eau a environ un mètre d'élé-

(\*) Stevenson, vol. I, p. 281.

(\*\*) Mathison, p. 247.

vation, et en tout temps la différence de niveau donne lieu à un bouillonnement des eaux qui augmente l'intérêt du tableau que l'on a sous les yeux.

« Dans le faubourg de Malambo, il y a aussi plusieurs belles promenades publiques bien plantées. L'une suit les bords du Rimac en remontant vers sa source; elle se nomme *Alamedita Nueva* (\*), pour la distinguer de l'*Alamedita Vieja* qui est plantée d'orangers et décorée de trois belles fontaines. Cette dernière promenade, située au milieu du faubourg de Malambo, est sur le chemin qui conduit aux *Alamancas* (\*\*). L'*Alamedita Nueva* est, comme toutes ces promenades, limitée par des acequias qui passent au pied des arbres. Le long du Rimac règne un parapet; du côté opposé ce sont des maisons dont on ne voit, sur une partie de la promenade, que le mur auquel elles sont adossées. Ce mur a été re-crépi et peint à fresque; les peintures représentent plusieurs tableaux, toujours sur le même sujet, qui est celui du monde renversé. Dans l'un d'eux on voit deux chevaux qui, montés sur deux hommes, rompent une lance; dans un autre, c'est un poisson qui pêche un homme à la ligne; c'est un lièvre qui fait rôti une femme à la broche; une société qui se promène sur les mains, les jambes en l'air, et beaucoup d'autres représentations de ce genre, dont j'ai perdu le souvenir. Tout près de cette promenade, en face du rond-point qui en forme le milieu, on trouve le Cirque; il est grand et peut facilement contenir de huit à dix mille spectateurs (\*\*).

« La société de Lima et celle des autres parties de l'Amérique se rapprochent beaucoup de celle d'Europe, on y trouve des personnes remarquables par leur instruction, leurs manières et leur tenue.

(\*) Petite promenade neuve.

(\*\*) Nom que l'on donne à une petite fleur jaune qui croît sur la montagne de Saint-Christophe, où se tient une foire qui ne dure que ce que durent ces fleurs, quelques jours.

(\*\*\*) Voyage de la *Vénus*.

« Les modes françaises sont suivies, à Lima, par les gens du grand monde. Il règne, dans cette capitale, beaucoup de luxe, de toilette et de propreté. Les femmes sont, en général, petites, gracieuses et fort spirituelles; presque toutes ont des traits remarquablement fins, de fort beaux yeux, de belles dents blanches, qu'elles conservent longtemps, et des cheveux noirs, magnifiques, et à profusion, qui tombent sur la terre. Elles ont encore le pied petit et bien fait, le bas de la jambe fin; mais elles ont le teint des filles du soleil, d'une nuance blanche, inclinant un peu sur le jaune, et sans couleurs. On ne peut dire quel est précisément le charme de cette complexion; mais il est très-grand, et il y a incontestablement de très-jolies et très-agréables femmes à Lima. L'éducation autrefois n'était point aussi répandue qu'elle l'est aujourd'hui, surtout au Chili, où elle est encore plus générale qu'au Pérou; elle y a aussi plus d'étendue. Peu de jeunes personnes, à Lima, savent d'autre langue que l'espagnol; peu sont très-fortes musiciennes, et infiniment peu s'occupent de lecture ou de travaux d'aiguille. Les femmes âgées, n'ayant reçu aucune éducation, ont, dans leur enfance, pris, comme passe-temps, l'habitude de fumer. Jeunes, elles fumaient des cigaritos; en avançant en âge, les cigares ont, comme elles, grandi avec les années; j'ai vu des femmes âgées qui fumaient des cigares gros comme des bougies. Les cigares cependant ne se fument pas d'une seule fois; ces dames font durer le plaisir plusieurs jours, quelquefois une semaine et plus.

« La mise des femmes est élégante et très-recherchée; elles sont toujours coiffées en cheveux, avec des fleurs naturelles; elles ne portent que des bas de soie et des souliers de satin, dont elles font une consommation ruineuse. Une élégante ne peut porter que des bas et des souliers neufs. Lorsque les dames sortent pour faire des visites ou pour se promener, elles ne vont qu'en voiture, lorsqu'elles sont dans le costume dont nous venons de

parler; mais, quand elles sortent à pied, à ce premier costume elles en ajoutent un autre, qui se met pardessus, et n'est pas moins singulier que nouveau pour nous; il n'est en usage qu'au Pérou, et là, seulement dans les villes de Lima, d'Aréquipa et de Truxillo. Ce costume original est celui que l'on prend pour faire des visites le matin, pour aller à l'église ou pour courir les boutiques; il se nomme la *saya* ou *saya manto*. Cette toilette est composée de deux pièces principales: l'une, qui est la jupe (*saya*), prend la taille à la ceinture, et descend jusqu'à la cheville du pied; cette jupe est en étoffe de soie, d'une couleur quelconque, et elle est plissée depuis le haut jusqu'en bas; les plis sont tenus ensemble par des fils qui les maintiennent, sans, toutefois, empêcher l'élasticité de ce vêtement, qui est très-étroit, et prend si exactement les formes, que les jambes ont toujours l'air d'être attachées; elles sont si serrées, qu'il faut faire effort sur la jupe pour avancer le pied, et marcher. La seconde partie de ce costume est la mante (*el manto*); elle prend également à la taille, où elle est arrêtée avec un cordon, sur lequel elle est froncée à coulisse; elle revient par derrière, au-dessus de la tête qu'elle enveloppe, ainsi que la partie supérieure du bras; chaque main tient un des bords de cette partie de la mante qui sert de voile, et se croise sur la figure, de manière à ne laisser voir qu'un œil. Le *manto* est toujours en soie noire, quelle que soit la couleur de la *saya*. Les femmes, dans ce costume, ne peuvent être reconnues; c'est une espèce de mascarade continue, car, sous ce déguisement, on peut leur parler sans qu'elles se formalisent; elles semblent ainsi empaquetées comme les figurines que l'on trouve dans les tombeaux d'Égypte; elles ne peuvent marcher qu'à très-petits pas, ce qui, lorsqu'elles vont vite, leur donne une tournure et des mouvements très-extraordinaires, et fort amusants pour les voyageurs qui arrivent et ne connaissent pas encore ce singulier accoutrement. Cet usage,

qui a été général jusqu'à l'émancipation du Pérou, tend chaque jour davantage à se perdre. Les Anglais et les autres étrangers, mariés à Lima, ont prié leurs femmes d'abandonner cette mode; il paraît que leurs prières ne sont pas restées sans effet, puisque quelques femmes y ont renoncé entièrement; cependant d'autres n'ont fait, à ce qu'il paraît, que des demi-concessions, comme le prouvent les sayas dépliées depuis les genoux jusqu'en bas. Cette mode paraît d'abord aux étrangers passablement inconvenante par son indécence; elle choque moins ensuite; et, après quelque temps de séjour, on ne remarque plus que la grâce déployée par quelques femmes sous ce costume (\*).

Les Péruviennes, dit un voyageur anglais, aiment les fleurs avec passion, et les payent quelquefois à des prix extravagants. Un lis blanc, un peu hors de saison, s'est vendu huit dollars, ou quarante francs; des hyacinthes ont été achetées trois dollars, ou quinze francs pièce. On a observé, à ce propos, que la plupart des fleurs particulières aux environs de Lima étaient jaunes, ce qui a donné lieu à ce dicton populaire : *Oro en la costa, plata en la sierra* (or sur la côte, argent dans les montagnes), les fleurs des montagnes étant généralement blanches. Le *floripondio* est admiré pour son parfum; cette fleur a de l'analogie avec le lis; l'arbre qui la produit est très-touffu, et atteint une hauteur de dix pieds. Les fleurs sont blanches, et ont huit pouces de long; elles sont faites en forme de cloches, et groupées en bouquets. Un seul arbre suffit pour parfumer tout un grand jardin; s'il y en a un plus grand nombre, l'odeur est trop forte, et donne mal à la tête. Le *suche* est un grand arbre à branches étendues, et qui se couvre de grappes de fleurs; ces fleurs sont également en forme de cloches, tantôt blanches, tantôt jaunes, quelquefois même cramois. Elles répandent un parfum délicieux. L'arôme est aussi

(\*) Voyage de la *Vénus*.

très-estimé des Péruviennes pour ses fleurs rondes, jaunes, abondantes, et doucement aromatiques.

La capitale du Pérou est peuplée d'un grand nombre de races différentes ou mélangées. Nous esquissons la physionomie des types principaux.

Le *créole* de Lima offre, sous le rapport du caractère, beaucoup de points de ressemblance avec l'Andalou: il est vif, généreux, peu soucieux du lendemain, amoureux de la parure, lent à venger ses injures, ou plutôt disposé au pardon. De tous ses penchants, la dissipation est le plus irrésistible. Sa conversation est rapide et épigrammatique; celle des femmes est singulièrement gaie et spirituelle, empreinte d'une franchise qu'on prendrait volontiers pour de la légèreté, et même peut-être pour une coquetterie frisant la licence.

Le *métis* (fils d'un blanc et d'une Indienne) est généralement robuste, hâsané, mais glabre. Doux, affable, généreux et serviable, il aime à s'introduire dans la société des blancs. Dans certaines localités de l'intérieur, on trouve un grand nombre de métis; là, leur teint est plus blanc; ils ont les yeux bleus et les cheveux blonds pendant leur enfance; mais les uns et les autres brunissent à mesure qu'ils avancent en âge.

Le *mulâtre* se fait généralement remarquer par une constitution délicate, par son amour de la toilette et du faste, par l'activité de son imagination, sa facilité de parole, son éloquence naturelle et ses instincts poétiques. Beaucoup de mulâtres, à Lima, reçoivent une bonne éducation en accompagnant leurs jeunes maîtres à l'école, quand ils sont encore enfants; et en les suivant au collège, quand ils sont d'âge à y aller. Parmi les médecins et les chirurgiens de la capitale, on compte un grand nombre de mulâtres, et il est à remarquer que presque tous font honneur à leur profession. Comme des lois absurdes leur interdisent l'accès du barreau et de l'état ecclésiastique, ils se livrent à la médecine, et plu-

sieurs sont devenus, dans cette spécialité, des praticiens d'une grande distinction. Quelques femmes de cette classe sont extrêmement jolies et bien faites; on les cite pour leur esprit, leur bon caractère et leur fidélité en amitié comme en amour. Celles qui servent dans les maisons riches deviennent souvent les confidentes de leur maîtresse; et quelques-unes arrivent même à diriger le ménage et toutes les affaires intérieures de la famille. On en voit qui font l'office de duègnes auprès des jeunes dames. Elles aiment avec passion la toilette, la danse et les réunions publiques, où elles paraissent avec leur chevelure bouclée, tombant à peine sur les épaules, et ornée de fleurs. Quelquefois elles remplissent leurs cheveux de boutons de jasmin, qui, au bout d'une heure, s'ouvrent et présentent en masse l'aspect d'une perruque poudrée à blanc.

Le *Quarteron* comme le *Quinteron*, produit de la race blanche et de la race mulâtre ou métis, a les traits généralement réguliers et beaux, le teint clair, les yeux bleus et les cheveux blonds. On les dit extrêmement doux et sociables, moins actifs et moins intelligents que les mulâtres. Un front étroit est le signe distinctif du métis; c'est aussi le trait physique le plus remarquable chez le *Quarteron*; il faut y joindre une petite saillie au milieu du nez et quelques taches noires sur différentes parties du corps, notamment sur les reins; celles-ci sont les dernières à disparaître, et elles subsistent quelquefois jusqu'à la quatrième et à la cinquième génération. C'est le signe infailible de l'origine indienne. Quant à l'étroitesse du front, il paraît que les métis y attachent une idée d'infériorité, car leurs mères ont soin, dès leur plus tendre enfance, de leur tresser les cheveux en les rejetant en arrière, afin de favoriser l'élargissement du front.

Les *Zambos* (produit du nègre et du mulâtre) sont beaucoup plus robustes que les mulâtres; moroses et entêtés, ils participent largement du nègre afri-

cain, mais sont beaucoup plus vicieux, ce qu'il faut sans doute attribuer à leur manque absolu d'éducation, et à la position inférieure qu'ils occupent dans la société. Ce sont eux qui fournissent aux tribunaux le plus grand nombre de voleurs et de meurtriers; sous ce rapport toutefois, ils ont pour concurrents les *Chinos* (mélange de sang nègre et indien), la pire classe de la population péruvienne. Ceux-ci sont cruels, vindicatifs, rancuniers, stupides et provocateurs; leur taille est peu élevée, et leur menton presque entièrement privé de barbe les rapproche de la race indienne; la frisure des cheveux constitue un signe caractéristique de cette classe.

Le nègre créole a d'ordinaire des formes plus athlétiques que ses parents d'Afrique. On remarque en lui tous les vices et toutes les qualités qui distinguent sa race, toutefois avec le vernis que donne à ces malheureux une condition misérable succédant à l'esclavage. Il se croit bien au-dessus du *Bonzales* ou esclave africain, et se mêle rarement par mariage à cette espèce réprouvée.

Quant aux Indiens qui habitent la capitale, ils imitent si parfaitement les manières et la mise des créoles, que, sans leur teint cuivré, il serait difficile de les distinguer. Leur principal métier est de faire des franges, de la passementerie d'or et d'argent, des épaulettes et des broderies de toute espèce; quelques-uns exercent la profession de tailleur, d'autres sont porteurs de balles, mais peu d'entre eux servent comme domestiques, car ils montrent généralement beaucoup de répugnance à accepter des fonctions qui les réduisent à l'état de machines.

Les tristes restes de la population aborigène qui habitent le voisinage de Lima, peuvent à peine être considérés comme des échantillons exacts de la race indienne. A Chorillo, bourg situé à huit milles de la capitale, on trouve beaucoup d'Indiens pêcheurs qui portent à un plus haut degré le type originel. M. Mathison, qui visita cette localité en 1822, trace le portrait sui-

vant de ces indigènes : « Les Indiens que je vis me parurent fort peu intéressants. Ils vivent de poisson, de maïs et de cannes à sucre. Les hommes s'habillent à l'espagnole; le *poncho* est leur principal vêtement; les femmes portent un large jupon et un châle de laine de lama. Leur chevelure, noire comme du jais, est soigneusement tressée, et forme derrière la tête une multitude de petites boucles ou plutôt de petites queues. Ces pauvres gens ne prennent aucun soin de leur corps, qui est d'une saleté au-dessus de toute description (\*). Peut-être les *Coyas* et les vierges du soleil, comme appartenant aux familles aristocratiques, étaient autrefois plus jolies et plus attrayantes; mais si l'on juge les anciens Indiens par leur postérité, on est tenté de déclarer que leur beauté, si longtemps célébrée en Europe, n'était qu'une fiction poétique. »

M. Stevenson décrit ainsi la physiologie de ces hommes : « Ils ont le teint couleur de cuivre rouge, le front bas; leurs cheveux commencent à partir de l'extrémité des sourcils; leurs yeux sont petits et noirs; leur nez délicat; leurs narines ne sont pas relevées comme celles des Africains; ils n'ont point de barbe, excepté quand ils vieillissent, et leur visage affecte la forme ronde. Ils ont les cheveux noirs, gros, lisses et

(\*) Les gens de la basse classe quittent rarement leurs vêtements pour se coucher. Ils se plaisent à répéter un proverbe qui dit que l'eau est indigne des mains et que le savon est un traître (*el agua es indigno, y el jabon traidor*). Peut-être ces malheureux tiennent-ils à conserver les apparences de la misère, pour se mettre à l'abri des extorsions du gouvernement. On peut encore supposer que l'extrême aridité du climat, dans certaines localités, est une cause de cette répugnance pour la propreté; en effet, les Européens nouvellement arrivés dans cette partie du Pérou ne tardent pas à voir leur visage pâlir, leurs lèvres enfler et se fendre au point d'occasionner de vives souffrances; or, on suppose, à tort ou à raison, que l'action de l'eau sur la peau a pour effet d'augmenter cet état de choses. (Miller, t. II, p. 227.)

nullement frisés. Leur corps est bien proportionné et leurs membres sont généralement bien tournés; ils ont le pied remarquablement petit. Leur taille est peu élevée; ils acquièrent un énorme embonpoint quand ils mènent une vie inactive, ce qui a fait dire que chez eux une jolie fille devait être aussi grosse qu'un cacique. Dans les localités plus froides, quoique sous la même latitude, le teint de ces Indiens est plus clair (\*\*).

Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'écrivain à qui nous venons d'emprunter ces quelques lignes, contrairement aux assertions d'autres voyageurs, représente les Indiens comme aussi propres de leur personne que dans leurs habitudes, et notamment pour tout ce qui tient à la nourriture; il assure qu'ils sont sobres, et que malgré les excès auxquels ils se livrent en temps de fête, ils ne sont pas portés à l'ivrognerie. « Ils cultivent avec soin et industrie leurs champs et leurs jardins, se livrent avec succès à d'autres occupations, et se font remarquer par leur fidélité à remplir leurs engagements. Ils connaissent le prix de la richesse, s'efforcent d'y arriver, et sont très-jaloux de passer pour riches. L'infidélité conjugale est parmi eux très-rare. Ils sont bons parents, ce qui rend leurs enfants reconnaissants et respectueux. » Parlant des indigènes en général, le même voyageur combat l'assertion des auteurs espagnols qui se sont plu à représenter cette race comme dépourvue de facultés intellectuelles (\*\*); éternel mensonge

(\*) Il importe de comparer ce portrait avec celui que M. d'Orbigny a fait de la nation quichua ou péruvienne dans son *Homme américain*. L'écrivain français, dont nous avons reproduit les assertions dans le tableau spécial des tribus indigènes, est, sous tous les rapports, plus digne de foi que le voyageur anglais.

(\*\*) Ulloa et La Condamine sont au nombre de ces détracteurs des Américains. C'est avec plaisir que nous voyons le témoignage de ces deux savants du dix-huitième siècle, combattu par MM. Stevenson et d'Orbigny. (Voir dans ce travail le tableau des tribus indigènes.)

des blancs qui, pour justifier ou du moins pour excuser leur tyrannie, font passer les hommes d'une autre couleur pour des créatures stupides et voisines de la brute. M. Stevenson rappelle que plusieurs Indiens ont paru avec éclat au barreau de Lima, de Cuzco, de Chuquisaca et de Quito (\*). On a aussi accusé les indigènes du nouveau monde d'être lâches et efféminés; mais durant la guerre de l'indépendance, les Indiens de l'Amérique du Sud ont payé plus que leur contingent en bravoure et en intrépidité; si l'infortuné Pumacagua de Cuzco avait eu des armes et des munitions en quantité suffisante, il n'aurait certainement pas été vaincu par Ramirez et Maroto.

En parlant des Indiens de Lima, nous avons été entraîné à parler des indigènes en général. Nous n'avons pourtant pas encore terminé la description de la capitale. Il nous reste à donner quelques indications sur le climat, les maladies qui règnent dans cette ville et les catastrophes naturelles auxquelles elle est sujette.

Lima, quoique épargnée par les orages, n'en est pas moins exposée aux phénomènes physiques les plus redoutables. Tous les ans on y ressent des secousses de tremblements de terre, particulièrement après la saison des brouillards, et lorsque le soleil d'été commence à échauffer la terre. Ces secousses se font généralement sentir deux ou trois heures après le coucher du soleil, ou quelques instants avant l'aurore. Leur direction ordinaire a été, jusqu'à ce jour, du sud au nord. Les plus violentes ont eu lieu à des intervalles d'environ cinquante ans. Les tremblements de terre qui ont causé le plus de désastres sont ceux de 1586, 1630, 1687, 1746, 1806 et

(\*) Manco Yupanqui, le dernier protecteur général des Indiens du Pérou, connaissait parfaitement l'anglais et le français; il passait pour le meilleur helléniste de la capitale. Un autre Indien, don José Huapago, vice-recteur du collège du principe, était un homme aussi remarquable par son intelligence que par ses talents.

1828. Ils paraissent avoir sévi principalement à Lima et dans les environs, car Arequipa et Quito ont aussi leurs époques de tremblements de terre, et elles diffèrent de celles de la capitale. La catastrophe de 1746 fut plus terrible que celle de Lisbonne; on ressentit deux cents secousses dans les premières vingt-quatre heures. L'Océan se retira deux fois, et revint deux fois avec furie. Une portion de la côte, près du Callao, fut convertie en baie, ainsi que quatre autres havres. Sur vingt-trois vaisseaux mouillés dans le port, dix-neuf sombrèrent, et les autres furent lancés à d'énormes distances dans l'intérieur des terres. Toute la population du Callao fut engloutie. Lima fut aux trois quarts détruite. Quatre volcans firent éruption dans les districts dits *Lucanas* et *Convensiones de Caxamarquilla* (\*). « On a remarqué, dit M. Stevenson, que le monde végétal souffrait particulièrement des secousses violentes. Ainsi, la campagne voisine de Lima et celle qui s'étend sur le littoral furent ravagées par le tremblement de terre de 1678. La récolte de blé, de maïs et autres céréales, fut entièrement perdue, et, durant plusieurs années, le sol resta improductif. » Il est probable que les sources et les cours d'eau, taris ou modifiés par les mouvements de la terre, contribuent puissamment à rendre stériles des terres qui avaient été jusque-là productives. Il faut remarquer, du reste, que les grands tremblements de terre de 1687 et 1746 furent suivis de pluies torrentielles. Après la violente secousse de 1806, les rues de Lima furent inondées pendant plusieurs jours, ce qui ajouta singulièrement à la terreur et aux malheurs des habitants.

« C'est un spectacle curieux, dit M. Du Petit Thouars, que celui de Lima au moment où un tremblement de terre se déclare. Les rues, ordinai-

(\*) George Juan et Ant. Ulloa, *Voyage hist. de l'Amérique méridionale, fait par ordre du roi d'Espagne* (dans la traduction française).